

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 20 (1898)
Heft: 7

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse.

TOME XX

N° 7

JUILLET 1898

FIXISTES ET MOBILISTES

Sous ce titre, dans le numéro de mai dernier de *L'Apiculteur*, page 206, M. Pincot, curé de Maizières-la-Grande-Paroisse, Aube, après avoir vanté les traités d'apiculture de MM. l'abbé Collin, Hamet et Vignole, écrit : « Les fixistes ont posé les vrais principes de l'apiculture, les mobilistes en ont tiré les dernières conclusions. Le mobilisme doit donc s'appuyer sur le fixisme pour obtenir un résultat sérieux et durable; si le mobilisme veut se passer du fixisme, il court au devant de mécomptes certains. »

Cette assertion prouve que M. Pincot n'a aucune idée des progrès que la science apicole doit au mobilisme.

Si le mobilisme ne peut se passer du fixisme, je prierai M. Pincot de me dire comment font, pour réussir, les apiculteurs américains, qui n'ont aucun livre écrit sur le fixisme? Or, il n'y a pas 5 pour cent de fixistes parmi eux, et aucun de ces fixistes n'a la moindre notion d'apiculture. Le succès des mobilistes américains n'est-il pas démontré par leur immense production de miel? Depuis 38 ans qu'on publie des journaux d'apiculture aux Etats-Unis, pas un seul n'a imprimé un article vantant le fixisme.

Un professeur d'apiculture qui dirait à ses élèves : je vais commencer mon cours en vous faisant étudier l'apiculture fixiste, telle que l'ont enseignée nos anciens maîtres, MM. Vignole, Hamet et Collin, puis nous étudierons le mobilisme, serait aussi bien avisé qu'un professeur d'astronomie qui commencerait son cours à de nouveaux élèves en leur faisant étudier le système de Ptolémée, qui enseignait que la terre est le centre du monde et que tous les astres, soleil, étoiles et planètes tournent autour d'elle; au lieu de commencer ses leçons par le système de Copernic, qui démontre que la terre tourne autour du soleil en douze mois, tout en tournant sur elle-même en 24 heures.

Dans les deux cas, en apiculture comme en astronomie, les élèves auraient à oublier une partie de ce qu'ils auraient appris au

début, pour le remplacer par de nouvelles notions. Et je n'exagère pas en écrivant cela, car :

1^o M. Collin a écrit que la cire ne coûte rien aux abeilles; M. Vignole qu'elle ne coûte pas plus de trois grammes de miel par gramme de cire.

S'il en est ainsi, comment se fait-il que la fabrication de la cire gaufrée ait pris, chez les mobilistes, un aussi grand développement? Aux Etats-Unis, le miel extrait ne se vend pas plus de 20 à 25 cent. la livre. S'il ne faut que trois livres de miel pour produire une livre de cire, elle ne coûte donc à l'apiculteur que de 60 à 75 centimes; or nous vendons la cire gaufrée, en détail, de 2 fr. à 2 fr. 50 la livre. Les apiculteurs qui paient de tels prix sont-ils donc ignorants, ou ne comprennent-ils pas leur intérêt?

2^o Messieurs les auteurs fixistes ont écrit que les rayons à couvain ne valent plus rien dans les ruches après avoir servi pendant 4 à 5 ans. Or, ici, nous les conservons 20 ans et plus. Naturellement nous sommes mieux à même de juger de leur durée que ne l'ont été ces messieurs, puisque nous pouvons examiner tous nos rayons, tandis que leurs ruches fixes sont des livres fermés.

3^o M. Collin a écrit dans son *Guide*, édition de 1865, que les reines ne déposent pas plus de 600 œufs par jour.

Aussi tard que 1874, M. Hamet, dans son *Cours d'Apiculture*, a écrit qu'elles peuvent pondre de 40,000 à 100,000 œufs par an. Or, Langstroth, 17 ans auparavant, dans son édition de 1857, a écrit de 2,000 à 3,000 œufs par jour.

Ces enseignements des auteurs fixistes sont-ils ce que M. Pincot nomme les vrais principes? Ces erreurs des fixistes viennent de ce qu'ils ne peuvent se rendre compte de la fécondité des mères, puisqu'ils ont des ruches qui ne contiennent guère que 50,000 cellules au plus; et une ponte de 3,000 œufs par jour pendant 21 jours exige 63,000 cellules, sans compter celles qui contiennent les provisions : miel et pollen.

4^o Messieurs les auteurs fixistes enseignent que les reines connaissent le sexe des œufs qu'elles pondent; qu'elles savent qu'il faut des mâles pour féconder les jeunes reines, etc. Or, nous avons soin d'empêcher la ponte des mâles, en remplissant la ruche de cire gaufrée, qui est toute à petites cellules. Non seulement la mère n'y pond pas de mâles, mais elle ne se montre pas du tout mécontente, ni les ouvrières non plus, de cet empêchement.

Par ce moyen-là, nous pouvons choisir les ruches dont les abeilles sont les plus pures, les plus actives, les plus douces, pour la reproduction, en leur faisant élever des mâles, améliorant ainsi nos races par la sélection.

5° En conformité avec les enseignements des auteurs fixistes, M. Pincot écrit que, si on supprime l'essaimage, on prépare la ruine des colonies, parce qu'on ne remplace pas les vieilles mères. Or, pendant les années où nous avons importé des reines italiennes et fait l'élevage des reines pour la vente, nous avons reconnu que quand les ouvrières s'aperçoivent que la fécondité de leur mère diminue, elles en élèvent une autre, *tout en respectant la vieille*. Nous avons constaté ce fait bien des fois, et nous donnons des détails de quelques-unes de ces constatations dans notre livre *l'Abeille et la Ruche*, aux paragraphes 146, 147, 148, 149 et 150. Il y a donc peu de chances de perdre des colonies par le fait de la vieillesse de la mère. Et ce qui vient à l'appui de cette affirmation, c'est que nous ne perdons pas annuellement plus de 2 à 3 pour cent de nos colonies ; et c'est en hiver, c'est-à-dire à l'époque où elles n'ont pas de couvain pour remplacer leurs mères quand celles-ci meurent accidentellement.

Je pourrais continuer, mais il me semble que j'ai assez prouvé, dans les paragraphes précédents, qu'un apiculteur qui a étudié les théories fixistes est mal préparé pour réussir dans le mobilisme, car il lui faut auparavant débarrasser son esprit d'une quantité d'enseignements erronés que l'étude du fixisme y a imprimés.

Les auteurs fixistes cités ont montré clairement dans leurs écrits qu'ils ne se sont pas souciés d'essayer le mobilisme. Ils s'accordent tous trois à déclarer que le mobilisme est une science difficile, qui ne convient qu'aux amateurs et non aux producteurs, qu'il y a trop de sortes de ruches à rayons mobiles, etc. M. Hamet était même si peu disposé à étudier le mobilisme qu'on lit dans son *Cours*, édition de 1866, page 162, que le seul avantage des ruches à cadres c'est qu'elles peuvent se démonter comme un jeu de marionnettes. En outre, aucun des auteurs fixistes n'a su lequel des deux systèmes les plus employés alors depuis 20 ans était préférable ; celui à cadres sortant par l'arrière, système allemand, ou celui à cadres sortant par le haut, système américain.

En jetant un coup d'œil sur les éditions de 1866 et 1874 du *Cours* de M. Hamet, on voit des gravures représentant des ruches à cadres très compliquées et impraticables, pages 177 et 179, mais on n'y voit pas la ruche Langstroth représentée *en détail*. Cependant ce dernier avait donné, dans ses diverses éditions, des planches très bien gravées, où il montrait l'intérieur de sa ruche et son cadre. M. Hamet aurait pu faire copier ces gravures. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? C'est qu'il était opposé au mobilisme *de parti pris*. Il a emprunté à Langstroth ses belles planches montrant des cellules d'ouvrières, de mâles et de reines, ainsi que celles des teignes, de leur couvain et des toiles qu'elles laissent après avoir détruit les

rayons. Il aurait pu aussi bien emprunter les gravures de la ruche. J'ai le regret de dire, à ce propos, qu'en publiant ces gravures dans son livre, il n'a pas dit qu'il les avait empruntées à Langstroth; de sorte que les fixistes qui les verront reproduites dans l'*Abeille et la Ruche* s'imagineront probablement que c'est moi qui ai copié celles de M. Hamet, sans lui en donner crédit.

M. Pincot termine son article en écrivant : « Un reproche que « méritent les fixistes, c'est d'avoir laissé les mobilistes envahir « toute la place dans les revues apicoles. Il est temps d'accorder un « petit coin pour quelques articles fixistes; les petits possesseurs « d'abeilles verront que, même avec des ruches fixes défectueuses, « mais conduites rationnellement, l'apiculture donne des profits « qu'on ne trouve pas toujours aussi rémunérateurs dans les autres « branches de culture. » Je me permettrai, en finissant, de lui poser une question.

Le mobilisme est-il un progrès? S'il en est un nous devons abandonner le fixisme, comme on abandonne toutes les méthodes surannées dans quelque branche d'occupations humaines que ce soit. Les petits possesseurs d'abeilles, s'ils ont assez d'intelligence pour réussir avec des ruches à rayons fixes, que M. Pincot qualifie de défectueuses, pourront commencer le mobilisme en se procurant, par la vente de quelques colonies, une ou deux bonnes ruches à cadres. Celles-ci, bien conduites, augmenteront en nombre, donnant des résultats qu'on n'obtient jamais avec le fixisme, quelle que soit la méthode qu'on emploie. C'est ainsi que j'ai commencé, car je n'étais pas riche en débutant et j'avais ma famille à nourrir; en outre, les bonnes méthodes n'étaient pas encore bien connues.

Si la ruche à cadres n'a été ni trop chère ni trop compliquée aux Etats-Unis, pourquoi le serait-elle en France?

Il me semble qu'en donnant le conseil ci-dessus, M. Pincot rendrait un plus grand service à l'apiculture qu'en vantant le fixisme; car tel petit propriétaire d'abeilles peut avoir des dispositions naturelles qui, bien dirigées, feront de lui un apiculteur émérite et capable de réaliser de grands profits. Or, en prétendant que les enseignements fixistes sont suffisants pour réussir, on détruit chez lui tout désir d'étudier le mobilisme, et il conserve ses idées arriérées et peu productives.

Ch. DADANT.

Hamilton, juin 1898.

P.-S. — Dans le numéro de juin de l'*Apiculteur*, page 256, que je viens de recevoir, M. Pincot écrit : « MM. Bertrand, Zwilling et « autres sont dans l'erreur quand ils écrivent qu'on ne doit mettre « les hausses sur les ruches verticales que lorsqu'on voit briller le « nectar dans le dernier cadre du nid à couvain. »

Comme c'est la première fois que je vois un pareil enseignement, j'ai ouvert la *Conduite du Rucher* de M. Bertrand, et j'y ai lu, page 86, qu'on doit mettre les hausses lorsque tous les rayons du bas sont occupés par les abeilles, ce qui est bien différent ⁽¹⁾.

Puis M. Pincot critique ceux qui dénaturent la pensée de leur contradicteur, or c'est juste ce qu'il vient de faire sans mauvaise intention.

Ch. D.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

AOÛT

La première moitié de juillet a encore été mauvaise et maintenant qu'il n'y a plus guère de fleurs à la plaine, nous n'avons plus rien à attendre.

Dès le commencement d'août on prépare l'hivernage : on fait une revue de toutes les colonies : celles qui ne sont pas suffisamment pourvues dans le corps de ruche doivent recevoir déjà dans ce mois le complément de nourriture. Une ponte, activée par ce stimulant, produira alors encore une jeune génération capable de passer l'hiver dans d'excellentes conditions. Les derniers essaims, peut-être un peu faibles, sont réunis avec les souches qui ont des reines vieilles ou dont la ponte laisse à désirer. Restreindre le nombre de ruches par la suppression de toutes les non-valeurs, approvisionner abondamment le reste, tel doit être le mot d'ordre dans cette année de disette. Heureusement, nous avons dans le bon sucre un surrogat excellent et relativement bon marché ; usons-en largement ! Qui veut récolter l'année prochaine doit semer maintenant, mais pas chichement.

Les abeilles ont actuellement la tendance de piller, aussi l'apiculteur doit être constamment sur ses gardes : ôter les cales, rétrécir les trous de vol, nourrir seulement le soir, ne pas laisser les ruches trop longtemps ouvertes quand il fait des opérations, fermer aussitôt que les pillardes se montrent, ne laisser traîner aucune nourriture par le rucher, donner les rayons extraits à lécher, non pas pendant la journée, mais le soir tard.

Cette année, beaucoup de reines dans les essaims secondaires tardaient à commencer la ponte et l'apiculteur novice et impatient était tenter de les éloigner comme mauvaises ; les unes ne pouvaient pas sortir à cause du mauvais temps et les fécondées manquaient de stimulant dans la disette générale. Dans ces cas on n'a qu'à nourrir quelques soirs et on saura vite à quoi s'en tenir.

⁽¹⁾ Nous avons remarqué l'étrange assertion de M. Pincot et l'aurions relevée si notre vénéré maître ne s'était chargé de le faire. Nous sommes certain de n'avoir rien écrit de pareil, vu que nous n'avons jamais songé à nous baser sur le signe dont il est parlé pour la mise en place du magasin. — *Réd.*

Maintenant, encore une recommandation qui regarde la bonne réputation des apiculteurs : si vous êtes obligés de nourrir, ne faites pas parade de vos bidons de sirop. Les profanes qui vous voient souvent trafiquer avec ces auxiliaires, nécessaires, hélas, surtout cette année, ne se rendent pas compte de ce que vous faites et ils seront toujours portés à voir là dedans un acte illégal. Donc, un peu de prudence — il est bon de fuir même l'apparence du mal.

Belmont, le 21 juillet 1898.

Ulr. GUBLER.

TRIBULATIONS D'UN APICULTEUR EN COCHINCHINE

Tentatives d'élevage d'abeilles indigènes

Cap-St-Jacques, 3 avril 1898.

Au Directeur de la *Revue*,

Il y a quatre ans et demi, peu de temps après mon retour en Cochinchine, je vous ai écrit de Bùng, pour vous donner des nouvelles de l'essaim d'abeilles que j'avais apporté de France avec moi.

A la fin de ma lettre, écrite le 6 décembre 1893 ⁽¹⁾, je vous disais que mes petites bêtes, après avoir bien travaillé pendant quelques jours, étaient rentrées dans leur inaction. Cela dura jusqu'au mois d'avril, c'est-à-dire tout le reste de la saison sèche. J'en étais navré, car c'est pendant les premiers mois de l'année qu'en Cochinchine il y a le plus de fleurs dans les forêts. Au mois d'avril, les choses changèrent, et mes abeilles, réduites à 2 ou 3000, commencèrent à travailler et à faire pondre la reine d'une manière remarquable.

Celle-ci en était arrivée à pondre sur trois cadres, et la population augmentant à vue d'œil, je croyais tout gagné. Mais, hélas ! il tomba alors pendant deux jours et trois nuits une pluie fine, qui fit sortir de terre les petites fourmis noires, appelées *Kiên dôt* (fourmis de terre), qui sont si nombreuses dans ce pays. Le premier jour, me fiant sur ce que j'avais lu dans le livre *La Conduite du rucher*, je ne m'en inquiétai guère ⁽²⁾ ; de plus, le nombre des fourmis qui avaient envahi la ruche n'était pas encore formidable ; mais, le deuxième et le troisième jour, voyant ma ruche, planches, rayons, abeilles elles-mêmes, noirs de ces petites fourmis, je vis que ma ruche était perdue. Le troisième jour, je retirai les rayons avec les abeilles, chassai les fourmis et mis le tout dans une autre ruche ; rien ne put sauver mes petites bêtes. En effet, au bout de six jours, mes abeilles, qui n'avaient pu se défendre des piqûres brûlantes de ces fourmis presque imperceptibles, étaient toutes mortes. La reine n'est morte que le cinquième jour.

Quelque temps après, je vins à Saïgon, voir à son passage le brave capitaine du bateau qui m'avait ramené en Cochinchine. Pendant la

(1) *Revue* 1894, p. 96 à 98. — *Réd.*

(2) Nous n'avons parlé dans la *Conduite* que des fourmis d'Europe. Dans d'autres parties du monde, il y a des fourmis qui attaquent les récoltes, les habitations et même les hommes. — *Réd.*

traversée précédente, il s'était montré très aimable et très charitable envers mes abeilles. Il me demanda des nouvelles de ma ruche, et quand je lui eus annoncé que toutes les abeilles étaient mortes, il s'offrit de m'en apporter une seconde ruche, si je pouvais trouver quelqu'un qui la prît comme bagage. J'écrivis séance tenante à mon marchand de Marseille, lui demandant de m'envoyer une seconde ruche d'abeilles *italiennes*, et comme précautions à prendre, outre les provisions, je lui recommandais d'enlever le couvercle de la ruche, de fermer celle-ci dans le haut par une simple toile métallique, au milieu de laquelle il ajusterait le nourrisseur, et par devant le trou de vol de faire une large vérandah en toile métallique; puis de mettre cette ruche dans une caisse à côtés en toile métallique. Pendant toute la traversée, mon brave capitaine, lui-même, prit soin de nourrir mes abeilles, en versant chaque jour dans le nourrisseur trois ou quatre cuillérées de miel pur. L'essaim arriva à Saïgon en très bonne santé, au bout de 28 jours de traversée. Le capitaine avait fait placer la ruche sur le rouf même de sa cabine, ce qui faisait que les abeilles étaient à l'abri du soleil, de la pluie et de l'eau de mer.

Avant l'arrivée de ma ruche, j'avais fait planter deux pieux dans un ruisseau large et profond, et j'avais installé une table par dessus, afin de prévenir tout accident par les fourmis.

Mais, nouvelle déception, le marchand, qui aurait dû se conformer à ma lettre de commande, prit sur lui de changer l'espèce des abeilles, et de m'envoyer des abeilles jaunes, dites françaises, au lieu d'abeilles noires, ou italiennes ⁽¹⁾.

Au bout de deux mois, mes abeilles tombèrent malades et il me fut impossible de les soigner. Autant les premières, les italiennes, étaient douces, autant les secondes étaient méchantes, dix fois plus méchantes qu'en France ⁽²⁾. A peine avais-je soulevé le couvercle de la ruche, que j'étais couvert d'abeilles et piqué de tous les côtés. Forcément, je dus abandonner ces méchantes à leur malheureux sort, et au bout d'un mois et demi il ne restait plus que quelques centaines d'abeilles.

La maladie ayant cessé et espérant que la reine vivait encore, je me flattais qu'avec elle et la quantité de pollen que les ouvrières apportaient chaque matin à la ruche, je pourrais refaire ma ruche. Un beau matin, je vis sortir des bourdons; j'en conclus que la reine était morte. Je visitai alors toute la ruche, et il me fut facile de constater que cette dame gisait dans le bas entre deux rayons.

Ayant perdu tout espoir, je chassai toutes les abeilles et emportai chez moi les rayons, contenant une grande quantité de miel. Je m'en délectais depuis quelques jours, quand un lundi matin, mon petit servent vint me

⁽¹⁾ Ce sont les abeilles communes ou françaises qui sont brunes ou noirâtres, tandis que la race italienne est marquée de jaune. Cette dernière est peut-être préférable pour les pays chauds; nous savons qu'un Anglais a réussi à l'acclimater dans l'Hindoustan. — *Réd.*

⁽²⁾ Les Italiennes *pures* sont plus douces que les communes; il est probable que la colonie envoyée était le produit d'un croisement. Il se peut aussi que le voyage et le changement de climat l'aient rendue plus excitable. Les abeilles égyptiennes transportées en Europe y sont infiniment plus méchantes que dans leur pays d'origine (*Revue* 1894, p. 211). Nous avons eu l'occasion de faire la même observation sur des abeilles des Iles Baléares importées en Suisse (*R.* 1889, p. 148). — *Réd.*

dire que deux plats longs chargés de miel avaient disparus. Des abeilles à deux pattes m'avaient pillé.

N'ayant plus d'abeilles d'Europe, et mon brave capitaine ayant été envoyé sur une autre ligne, il me fut impossible, malgré toutes mes demandes, de me procurer de nouvelles abeilles d'Europe. Je me rejettai donc sur les abeilles sauvages du pays. Les espèces sont nombreuses, mais les unes sont trop petites et les autres, très grosses, font leur unique rayon en plein air, sous une branche d'arbre; de plus, cette dernière espèce émigre, c'est-à-dire qu'elle est six mois dans le nord et six mois dans le sud de la Cochinchine ⁽¹⁾.

Quand j'étais encore à Búng, un de mes chrétiens vint un beau jour me dire qu'il se souvenait que l'année précédente, dans tel village, il avait vu des abeilles noires, très douces, de même taille que celles d'Europe et logées dans un tronc d'arbre. Vite je fais atteler ma calèche à bœufs et je pars avec mon chrétien pour le village en question.

Après une demi-journée de marche, nous arrivâmes au village, mais nous trouvâmes l'arbre vide, des gamins ayant chassé les abeilles pour prendre le miel. Où étaient-elles allées? Je courus tous les environs, je priai tous les villages de m'avertir quand ils trouveraient des abeilles noires logées dans des troncs d'arbres, je promis bonne récompense, etc. Je n'arrivai à rien.

Deux ans après mon retour en Cochinchine, je fus changé de paroisse, et je vins fonder le poste du Cap-St-Jacques, la station balnéaire des Européens de Cochinchine. Les abeilles me trottaient toujours dans la tête, j'examinais les fleurs, je regardais les feuilles, j'interrogeais les paysans, mais toujours rien; personne ici n'avait rencontré les abeilles dont je leur parlais.

Dernièrement, je me mis à écrire à droite et à gauche, priant mes amis de m'en faire chercher dans les forêts. Parmi les personnes auxquelles j'adressai des lettres, je dois mentionner d'une manière spéciale le sous-préfet de Táy-Ninh, qui administrait, il y a deux ans, un arrondissement dont les habitants récoltent beaucoup de miel, sans s'occuper d'apprivoiser les abeilles sauvages, qui abondent chez eux et qui appartiennent à la grosse espèce, qui fait sa cire et son miel sous les branches d'arbres, en plein air. M. S. administre aujourd'hui l'arrondissement forestier de Táy-Ninh, arrondissement que je connais bien, pour y avoir passé douze ans avant mon retour en France. Dans ma lettre, je le priais de m'aider à trouver des abeilles noires. M. S. fut assez aimable pour demander aux

(1) Il s'agit probablement de *Apis dorsata* (Fabricius), Indes Orientales, Ceylan, Java, abeilles dont les mœurs correspondent à la description donnée par notre correspondant. Les premiers anneaux de son abdomen sont d'un jaune cuivré, les suivants bruns et ceux de l'extrémité presque noirs. Les ailes sont très légèrement teintées de brun. Bingham donne comme longueur de l'abeille ouvrière 16-18 mm. C'est cette grosse espèce que M. Frank Benton, puis M. Dathe sont allés chercher à Ceylan, mais qu'ils n'ont pu réussir à conserver et que, quoi qu'on en pense aux Etats-Unis, l'on ne pourra probablement pas cultiver, puisque c'est un insecte migrateur. Il y a aux Etats-Unis des apiculteurs qui voudraient que l'Etat fit le nécessaire pour tenter l'introduction de cette espèce en Amérique.

Il existe encore aux Indes Orientales une autre grosse abeille *Apis zonata* (Smith), que l'on trouve à Célèbes. Les spécimens que nous avons vus sont un peu plus grands que *A. dorsata*; l'insecte est noir, avec les anneaux de l'abdomen marqués d'un mince filet blanc. — *Réd.*

gens des villages forestiers de me chercher l'espèce d'abeilles que je désirais.

Un matin, je reçus la dépêche suivante : « Abeilles noires trouvées, arrivez. » Aussitôt, je prends le bateau, emportant avec moi une ruche et de la cire gaufrée, et je montai à Tây-Ninh. J'allai au village de Suôi-dà, au pied de la montagne Núi-bà-den, où se trouvaient les abeilles en question. Mais au lieu d'abeilles noires, je trouvai des abeilles grises avec raies jaunes sur le ventre. Un essaim était logé dans le pied d'un énorme banyan, mais jamais le village ne m'aurait permis de toucher à cet arbre, vu qu'il était dans l'enclos d'une pagode. L'autre essaim était dans un tronc d'arbre rabougri, en pleine forêt, et facile à couper. Le soir de mon arrivée à Suôi-dà, j'allai vers huit heures boucher le trou de vol avec de la toile métallique. Le lendemain, je fis couper l'arbre, mais il me fut impossible de faire entrer les abeilles dans ma ruche, et même de faire sortir la reine du tronc d'arbre. Obligé de repartir en toute hâte, ma tentative fut sans succès. Si j'avais pu rester quelques jours de plus, j'aurais peut-être réussi, car les gens me disaient qu'ils connaissaient quinze ou vingt autres nids dans la forêt. On ne pense pas toujours du premier coup aux moyens les plus simples, ce n'est que rentré chez moi que je me suis dit que j'aurais dû couper neuf ou dix arbres, et les apporter chez moi, pour travailler petit à petit à apprivoiser ces dames.

Je laissai ma ruche à Tây-Ninh et priai M. S. de vouloir bien faire faire un nouvel essai. Trois semaines après, M. S. me télégraphiait qu'il me renvoyait ma ruche pleine d'abeilles et de rayons. Hélas ! la chaloupe qui faisait le service ce jour-là, et sur laquelle ma ruche avait été embarquée, ayant eu à remorquer du bois, n'arriva pas à Saïgon assez tôt le samedi pour déposer ma ruche sur le bateau du Cap, et les abeilles, au lieu de m'arriver le dimanche matin, ne m'arrivèrent que le mercredi à midi. Quelle déception ! Toutes sans exception, étaient mortes. Les rayons ne contenant que du couvain, j'ai pensé que ces petites bêtes étaient mortes de faim.

C'est alors que j'eus l'idée de faire deux petites ruches et d'y placer un nourrisseur garni de miel. Après entente, j'envoyai mes deux petites ruches à Tây-Ninh et priai M. S. de ne pas perdre courage et de tenter encore un essai. M. S., toujours très aimable et très complaisant, fit prendre deux autres essaims, les fit mettre dans mes petites ruches, et les fit porter à bord du bateau avec mille recommandations. Le capitaine transmit les recommandations à son caporal, mais hélas ! une nouvelle déception m'attendait. Pendant la traversée, les Annamites passagers voulurent voir, tournèrent les ruches dans tous les sens, le miel des nourrisseurs coula, chacun voulut le goûter, et les abeilles m'arrivèrent toutes emmiellées et mortes, à l'exception d'une centaine, et encore sans reine. Donc encore un insuccès. Je pensai alors à tenter un nouvel effort et à m'y prendre autrement.

M. S. voulut bien encore m'aider et télégraphia qu'il avait trois nouveaux essaims à ma disposition. Je fis donc partir mon cuisinier avec de la toile métallique, des clous, et tout ce qui était nécessaire pour faire couper les arbres. Je lui recommandai de faire couper les arbres par le

haut d'abord, par en bas ensuite, de faire maintenir les troncs verticalement, de louer des buffles pour les amener au bateau, de les placer à l'avant du bateau dans la même position, etc. Mon homme dit oui à tout, affirma qu'il avait bien compris, qu'il y mettrait tous ses soins, empocha mon argent, et partit. Le vendredi de la semaine suivante, au moment où je croyais que mon homme s'embarquait sur le bateau avec mes troncs d'arbres pleins d'abeilles, je reçus une dépêche par laquelle il me faisait savoir qu'il restait à Tày-Ninh et ne revenait pas au Cap. Cette fois double déception, j'avais passé un an à lui apprendre à faire un peu de cuisine à la française, et aujourd'hui encore je n'ai pu le remplacer et en suis réduit au riz et aux mets indigènes.

C'est alors que le bon Dieu eut pitié de moi, et voilà comment : depuis deux ans, j'avais bien regardé sur les fleurs, sur les arbres du Cap et des environs, pour voir si je ne découvrirais pas quelques abeilles grises. J'en avais parlé à beaucoup de monde, demandant si on ne connaissait pas l'ong lông (abeilles velues), tout le monde me répondait qu'on n'en avait jamais vu. En désespoir de cause, je disais : « Dès que je pourrai me faire remplacer ici pendant quelques jours, par un confrère fatigué ou convalescent qui viendra se reposer au Cap, j'irai moi-même à Tày-Ninh, et coûte que coûte j'arriverai bien à rapporter des abeilles dans de bonnes conditions. » Vers Noël, un de mes chrétiens, logé un peu en dehors de la ville, vint me dire : « Père, hier soir, une multitude d'abeilles grises, comme celles que vous avez reçues de Tày-Ninh, a voltigé un instant autour de ma case, et ensuite s'est logée dans un gros arbre creux qui est devant ma maison. Vite je cours, et trouve en effet, à dix minutes de chez moi, un magnifique essaim des abeilles recherchées. Je crus prudent de les laisser tranquilles pendant trois semaines, afin qu'elles bâtissent quelques rayons et fissent pondre la reine. Après cela, ayant obtenu de l'Administration la permission de couper l'arbre, je fit d'abord couper les branches, puis le tronc, jusqu'à ce que je fus arrivé à voir les abeilles. Vite un morceau de toile métallique pour empêcher ces dames de sortir. Le lendemain, je fis dégrossir l'arbre et, enfin, le fis couper au-dessous du trou de vol. Cela fait, je fis transporter chez moi ce tronc d'arbre. Les abeilles n'eurent pas l'air de s'apercevoir de leur changement, et, dès le matin, elles se mirent à apporter une très grande quantité de pollen, ce qui me fit connaître que le couvain était considérable. Je les laissai tranquilles pendant dix jours, et, pendant ce temps, je fis une petite ruche avec un grand trou par derrière. Il y a cinq jours, je fis scier l'arbre horizontalement et aux trois quarts en dessous des rayons, et verticalement de chaque côté des rayons. Les gens me disaient : Ah ! vous les ennuyez trop, elles vont partir. Ces paroles et bien d'autres ne m'empêchèrent pas de suivre mon idée, et quand l'arbre fut taillé à ma fantaisie, je plaçai ma petite ruche de manière à ce que le bout des rayons entre un peu dedans, et le tout bien ficelé fut recouvert d'un vieux sac.

Malgré tous les ennuis que je causai à ces dames, elles n'ont cessé de bien travailler et d'apporter une grande quantité de pollen. Pas une seule ne pensa même à piquer les scieurs, ou ceux qui les regardaient.

Au commencement, pas une seule abeille ne voulut passer par le trou

de vol de la ruche; la majeure partie sortait et rentrait par les anciens trous, les autres s'introduisaient dans l'arbre par les trous qu'elles trouvaient entre la ruche et l'arbre. Petit à petit, j'ai bouché tous ces trous, et, aujourd'hui, toutes passent par le vrai chemin que je leur ai laissé. Dans cette petite ruche, j'ai mis trois cadres avec cire gaufrée. Les abeilles trottaient un peu dessus, mais ne s'en servent pas. Il faut avouer que la cire est vieille, un peu gâtée, et que l'odeur des rats et des cancrelats a remplacé la bonne odeur des temps passés. Les abeilles allongent leurs rayons par côté.

Voilà où j'en suis aujourd'hui. J'aime à penser que ma persévérance va enfin être couronnée de succès, et que sous peu je pourrai avoir un beau rucher comme en France.

Les alvéoles des abeilles de Tây-Ninh étaient plus petits que ceux des abeilles d'Europe. Ceux des abeilles du Cap ont à très peu de chose près les dimensions de ceux de France, et j'espère pouvoir me servir de la cire gaufrée de France.

Dans la suite, je vous donnerai des nouvelles de mon rucher. Ce que je crains, c'est que la reine ne soit pas apte à pondre une grande quantité d'œufs, comme celles de France, et que je sois forcé de n'avoir que de petites ruches. C'est ce qui fait que je désire toujours et cherche encore l'occasion de faire venir des abeilles italiennes de France.

Votre tout dévoué en X^{to}.

H. SIMON, *missionnaire*.

UCHER DE M. LUCIEN GROBÉTY

dans le Jura neuchâtelois, à 1132 mètres d'altitude

Le compte rendu de la réunion des apiculteurs à la Chaux-de-Fonds (voir d'autre part), mentionne la visite qu'ils ont eu le plaisir de faire au beau rucher de M. Grobét. Son propriétaire ayant bien voulu nous en envoyer une photographie (fig. 5), nous lui avons demandé d'y joindre quelques renseignements, particulièrement sur son mode d'hivernage qui lui réussit fort bien. Nous publions ci-après sa réponse en lui renouvelant nos remerciements pour sa charmante réception et nos félicitations pour la manière intelligente dont il dirige ses abeilles dans ce rude climat du haut Jura. Les ruches sont du système Dadant.

Planchettes, le 7 juillet 1898.

Cher Monsieur Bertrand,

Je m'empresse de répondre à votre aimable lettre du 4 courant, dans laquelle vous me demandez quelques renseignements sur ma contrée.

1° *Altitude*. — Notre maison est plus élevée que le village des Planchettes, elle est à 1132 mètres.

2° *Description du portique*. — Le portique des ruches a une hauteur derrière de 20 cm., et devant de 15 cm., largeur 14 cm. 5 mm.; il règne sur



Fig. 5. — RUCHER DE M. LUCIEN GROBÉTY, AUX PLANCHETTES (JURA NEUCHATELOIS).

tout le devant de la ruche. Le plateau dépasse le devant de la ruche de 14 $\frac{1}{2}$ cm. (largeur du portique). A cette extrémité est ajustée une planchette mobile soutenue par des charnières et inclinée en avant pour l'écoulement de l'eau. Relevée, elle emboîte dans le portique, qui a intérieurement, dans le haut et contre les côtés, des liteaux, cloués à 1 cm., plus l'épaisseur de la planchette, de manière qu'elle ferme le portique comme une boîte. En hiver la neige ne peut obstruer le trou-de-vol; en été le portique préserve les abeilles qui ventilent des rayons du soleil et surtout des pluies diluviennes. Les côtés du portique doivent descendre jusqu'au bas du plateau et font suite à la paroi de la ruche; ils sont fixés extérieurement par une bande de tôle plombée.

Pour le renouvellement de l'air, le plateau est rétréci de 3 centimètres de chaque côté sous le portique, donc la planchette mobile sera plus longue de 6 centimètres que la largeur du bout du plateau. (Sur la photographie on voit le vide qui est en noir.) Les plateaux de mes deux ruches doubles ont la même largeur tout du long, mais il y a de chaque côté du portique une grande ouverture de bas en haut recouverte en dedans de tôle perforée, ce qui empêche l'accès des souris dans les portiques.

3° *Hivernage sous la neige.* — Tous les hivers, les ruches sont ensevelies sous la neige plusieurs semaines, et à plusieurs reprises, les premières années, j'ôtai la neige tous les quatre à huit jours. Insensiblement, j'ai prolongé le laps de temps et voici quelques hivers que je les laisse trois à quatre semaines. L'hiver dernier, les ruches ont été ensevelies depuis la nuit du 3 au 4 février jusqu'au 9 mars = 33 à 34 jours; il y avait au-dessus des toits 60 centimètres de neige, très serrée par les forts vents; depuis terre, 2 mètres de hauteur, je l'ai mesurée. Il est vrai qu'en rase campagne il n'y en avait pas autant, 1 mètre environ. Les abeilles ont été trouvées dans une grande tranquillité avec très peu de mortes sur les plateaux; elles n'en ont nullement souffert et je crois que l'on pourrait encore prolonger le laps de temps quand les ruches sont munies de grands portiques tel que les miens. Je n'ai encore perdu aucune colonie.

4° *La récolte du nectar.* — Dès la fin de mars et en avril, les abeilles butinent sur les chatons de noisetiers, les crocus, les bourses-à-pasteur, les saules mâles et femelles; la femelle donne beaucoup plus de miel que le mâle. Toutes ces fleurs ne suffisent pas pour l'entretien des colonies, à cause des jours peu favorables à la sortie des abeilles, jours froids et neigeux; par ci par là il y a encore des amas de neige jusqu'à la fin d'avril. Depuis la fin de mars jusqu'au milieu de mai, selon les années, il se perd beaucoup plus d'abeilles que de tout l'hiver; à la sortie de l'hiver, les colonies sont bonnes et au milieu de mai elles sont bien inférieures en population arrivées. Suivant les années, les pissenlits (dent-de-lion) s'épanouissent du 10 au 20 mai et même plus tard; si alors le temps est un peu favorable à la sortie des abeilles, elles n'ont plus besoin du secours de l'apiculteur. Cette année, j'ai dû nourrir jusqu'au 20 mai.

La grande récolte commence généralement à la mi-juin et diminue dans la dernière quinzaine de juillet. En août et septembre, les abeilles ne récoltent que pour leurs besoins journaliers.

Les tilleuls fleurissent en août, mais ils ne sont pas visités par les abeilles, on y voit seulement les bourdons, guêpes, etc., tout bourdonne.

Les années chaudes et mellifères, il se produit par la réaction du chaud pendant le jour et du froid pendant la nuit (nuit fraîche sans être trop froide) sur la sève des plantes une rosée de miel sur les feuilles des prairies, sur les arbustes et sur les sapins.

Les années pluvieuses et froides, les abeilles récoltent à peine leur provision d'hiver; du reste, comme à la plaine, on doit compléter les provisions.

Depuis l'année 1873, je cultive les abeilles ou plutôt je m'occupe d'abeilles. La plus forte année en miel a été l'année 1893 (91 et 92 ont aussi été très bonnes), plusieurs colonies avaient trois hausses l'une sur l'autre, une en avait quatre et cette quatrième contenait quelques kilos de miel operculé; j'ai retiré 75 kilos environ de miel pris dans les hausses à *chaque colonie*. Depuis 1894, les ruches n'ont plus donné abondamment; j'ai remarqué qu'après deux ou trois années bonnes il survient une série au minimum de cinq années mauvaises ou médiocres. Ma contrée est très mellifère, les fleurs abondent en quantité et en qualité, produisent beaucoup de nectar et sont bien visitées par les abeilles, malheureusement à ce moment-là le soleil est souvent caché derrière les nuages qui inondent la terre et délavent les fleurs !

Voici quatre jours que nous n'avons pas eu de pluie, c'est beaucoup d'après l'année et le baromètre ne descend pas; j'espère que nous jouirons encore de quelques beaux jours. Les abeilles sortent grand train.

J'ai oublié de dire que la sortie des essaims commence à la mi-juin, du 10 au 15. Deux seules années jusqu'à maintenant j'en ai eu plus tôt : en 1877, un le 4 juin et cette année aussi un le 4 juin; celui-ci m'a échappé vu que j'étais fort occupé à faire des préparatifs.

Agréez, etc.

LUCIEN GROBÉTY.

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Réunion du printemps à la Chaux-de-Fonds (Hôtel Central)

les 7 et 8 juin 1898

(Suite, voir livraison du 30 juin)

M. *Ruffy*, chef du bureau téléphonique à Delémont, grand éleveur d'abeilles et apiculteur distingué, prend ensuite la parole pour nous entretenir de l'**élevage des reines**. Il ne peut s'occuper de ses ruches que de grand matin et le soir après la fermeture des bureaux, mais il ne fait pas moins un excellent élevage de reines dans ses heures de liberté. Bien loin de garder le secret sur ses procédés, il nous en fait part si aimablement, d'une manière si compréhensible que le temps passe trop vite en l'écoutant. Nous aimerions pouvoir reproduire tout au long son brillant exposé; mais la place et le temps nous font défaut. Du reste, que les apiculteurs prennent patience, notre collègue nous a promis de traiter ce sujet dans la *Revue*; le résumé qui suit leur permettra de juger de son importance.

Une ruche qui essaime pour la première fois, voit toujours partir la vieille reine, le plus souvent seule, mais parfois avec une autre jeune femelle, surtout si l'essaim arrive après une série de jours mauvais, et si l'apiculteur n'a pu utiliser pour d'autres colonies les alvéoles royaux de surplus. Si l'essaim sort d'une ruche de paille, il sera fort difficile de savoir si la reine est bonne et dans quel état se trouve la souche. Les reines les premières écloses sont généralement supérieures à celles qui naissent plus tard, sortant de cellules plus petites qui ne permettent par conséquent pas à l'insecte d'atteindre tout son développement.

Il y a certainement du bon dans le renouvellement naturel des reines ; mais pour M. Ruffy, qui fait le commerce des abeilles sur une grande échelle, qui doit répondre à une foule de demandes et satisfaire la clientèle la plus difficile à contenter, le renouvellement naturel des femelles ne pourrait lui suffire, car il se trouverait bientôt à court ; aussi a-t-il dû adopter une autre méthode pour élever des reines et il s'est arrêté au système américain, système excellent pour un apiculteur ayant un grand nombre de ruches, mais inutilisable pour l'amateur qui se contente de 20 à 30 ruches et même moins.

Voici en quoi consiste la méthode américaine pour l'élevage des reines. L'apiculteur jette son dévolu sur quelques bonnes ruches, ayant des abeilles actives, de bonne race et douces. Une de ces ruches sera destinée à fournir les œufs d'où éclore les reines, et les autres, après avoir été rendues orphelines, serviront à mener à bien l'incubation de ces mêmes œufs. Un rayon bâti est introduit au milieu du nid à couvain de la première ruche et on l'en retire, vingt-quatre heures plus tard, lorsque la reine y a pondu. Ce rayon est sacrifié. L'apiculteur y découpe dans le sens de la longueur, des bandes de 3 centimètres de large. Il en découpera 2, 3, 4 ou davantage, selon le nombre des ruches rendues orphelines trois jours auparavant et auxquelles il veut faire élever des reines.

Ces bandes contenant les œufs fraîchement pondus, sont collées le long de la tranche inférieure de rayons dont on aura préalablement supprimé les $\frac{2}{3}$ inférieurs. Pour opérer ce collage on passe vivement sur une flamme un des côtés de la bande (en sacrifiant les œufs) et on l'applique contre le bas du rayon qui servira à l'élevage. De cette façon il n'y a plus qu'un côté de la bande qui ait des cellules ouvertes et ces cellules sont dirigées vers le plancher de la ruche. Les rayons ainsi préparés sont mis dans les ruches rendues orphelines trois jours auparavant et ne contenant plus d'œufs non éclos. Les abeilles, ayant constaté l'absence de la reine, se mettront à construire des cellules royales le long de la bande de cire contenant les œufs, au nombre de 10 à 80, et même davantage. Ces jeunes reines, élevées dans des conditions exceptionnelles, donneront d'excellents sujets 15 à 16 jours plus tard, moment où il faudra les utiliser le plus vite possible. Mais une chose est encore indispensable pour la réussite, c'est que cet élevage se fasse pendant la grande récolte, autrement les reines obtenues ne seraient plus de premier choix.

Comme MM. Descoullayes et Langel, M. Ruffy préconise les croisements, car c'est le seul moyen de préserver ses abeilles de la dégénérescence. Il combat l'idée de garder dans son rucher des colonies faibles

qui ne rapportent rien et conseille même de réunir à une voisine toute ruche qui, vers le 8 avril, n'a pas quatre rayons de couvain. Une ruche bourdonneuse est une ruche négligée et si l'apiculteur a soin d'avoir toujours quelques reines en réserve, la dite ruche sera vite guérie. Il peut certainement arriver à chacun de voir une de ses ruches devenir orpheline ; mais on s'en apercevra bientôt, et ce sera encore le moment d'utiliser une des reines de réserve. Vouloir donner d'emblée une reine à une ruche bourdonneuse, c'est l'exposer à une mort certaine. Voici comment il faudra procéder : Donner à cette ruche un cadre de couvain de tout âge, mais n'ayant pas d'œufs non éclos, du reste en contiendrait-il que les abeilles n'élèveraient pas de reine, mais se mettront immédiatement à soigner ce couvain. Laisser la ruche en repos pendant 8 jours, puis, alors, lui donner un rayon ne contenant que des œufs fraîchement pondus et on verra bientôt les abeilles transformer des cellules et prendre leurs dispositions pour élever des reines. Ce sera le moment, si l'apiculteur a encore une reine disponible, de la donner à cette ruche qui l'adoptera immédiatement.

Pour un apiculteur se contentant de moins de 20 à 30 ruches, le système américain pour l'élevage des reines ne conviendrait nullement et il sera préférable de choisir une ou deux bonnes colonies et de les pousser à l'essaimage en leur donnant des cadres de couvain pris dans d'autres bonnes ruches, de la nourriture en abondance et en les tenant bien au chaud. Sitôt un alvéole royal operculé, la vieille reine cherche à le supprimer, mais elle n'y parvient pas, la cellule étant protégée par les abeilles. Ce que voyant, la mère cesse de pondre, son corps se rapetisse, elle s'agite et communique son inquiétude aux abeilles qui se décident à essaimer. C'est le moment de faire un essaim artificiel et d'utiliser les alvéoles royaux que renferme la ruche d'élevage, soit pour remplacer les reines défectueuses, soit pour former des nucléus. Dans une ruche Dadant, la reine ne doit pas être gardée plus de trois ans, elle s'épuise vite avec une ponte de 2 à 3000 œufs en 24 heures.

Introduction des Reines. — M. Ruffy condamne l'usage des cages dans lesquelles on enferme les reines qu'on veut faire accepter aux colonies. Il ne s'en sert pas et il s'en trouve fort bien. Lorsqu'il veut introduire une reine dans une colonie, il enlève d'abord la vieille et met l'autre à la place, simplement au-dessus des cadres, et elle est toujours acceptée. Il ne s'occupe pas de savoir si la colonie a des alvéoles royaux, la jeune reine qu'il donne aux abeilles saura bien en avoir raison, comme aussi tuer la vieille mère si elle n'a pas été enlevée auparavant. S'il est certain que la ruche n'a pas de cellules royales en formation, il introduit directement la jeune reine par le trou de vol et cette manière de faire lui réussit neuf fois sur dix. On peut aussi mettre les abeilles orphelines à l'état d'essaim, ajouter la nouvelle reine au groupe, puis leur faire reprendre possession de leur demeure ; de cette façon le novice sera encore plus certain de voir la reine acceptée. Cette opération se fera vers le soir, alors que le pillage est le moins à craindre. Mais avec tout cela, il faut aussi penser à la fécondation de ces jeunes reines et pour l'obtenir il faut avoir des mâles de choix, chose qui ne peut réussir qu'en donnant aussi des soins à ces insectes si nécessaires. M. Ruffy

ne comprend pas pourquoi la plupart des apiculteurs ne laissent que quelques grandes cellules dans un coin de la ruche, alors qu'ils devraient, au contraire, laisser un cadre contenant des cellules de mâles tout auprès du nid à couvain, afin que les insectes qui y naîtront sains et robustes contribuent aussi pour leur part à l'amélioration de la race. Il faut aider la nature, mais ne pas la contrarier comme on le fait trop souvent.

M. Ruffy termine son intéressant exposé en s'élevant avec force et en nous mettant en garde contre certains marchands d'abeilles étrangers, peu scrupuleux, qui offrent leur marchandise à des prix fort bas, mais qui se gardent bien de dire que la loque règne dans la contrée où ils habitent. C'est ainsi qu'il a perdu un rucher de 18 colonies pour y avoir introduit une reine loqueuse ; que le célèbre apiculteur Mona a transmis la loque à ses abeilles pour leur avoir donné du miel acheté en pays contaminé. Il faut n'acheter des abeilles que sous la garantie qu'elles sont indemnes.

M. *Bertrand* informe l'assemblée de la décision qui vient d'être prise par la Fédération des Sociétés d'Apiculture de France d'ouvrir une souscription pour élever un modeste monument à la mémoire de M. de Layens et dit que si quelqu'un veut y contribuer, il se chargera de transmettre à qui de droit les souscriptions reçues.

M. *de Blonay* croit que la Société Romande doit contribuer officiellement à l'érection de ce monument et propose qu'elle souscrive pour la somme de 50 francs.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. *Bertrand* donne lecture d'une lettre et d'une petite notice sur les trèfles⁽¹⁾ de M. Morel-Frédel, président de la Société d'Agriculture et de Commerce de Bonneville (Hte-Savoie). Cet ancien et fidèle membre de notre Société adresse ses meilleurs souvenirs à ses collègues de Suisse, en leur exprimant son regret de ne pouvoir assister à leur réunion, et désire attirer l'attention de la Société sur un sujet dont il s'est lui-même occupé et qui est d'un grand intérêt pour les apiculteurs, à savoir : l'obtention par la sélection d'une variété du trèfle ordinaire dont les fleurs puissent être visitées par les abeilles. Ce n'est, en effet, qu'accidentellement que les petits tubes formant la corolle de ce trèfle sont assez peu développés pour que la langue des abeilles puisse atteindre le miel qui s'y trouve, mais, en présence des merveilleuses conquêtes des habiles obtenteurs de variétés végétales, M. Morel-Frédel ne met pas en doute qu'on ne parvienne à créer et à fixer une race de trèfle telle que la désirent les apiculteurs et il propose que ces recherches soient encouragées par l'institution de récompenses.

Après quelques renseignements donnés par M. Vielle, sur le programme des deux journées, la séance est levée à midi et demi.

A 1 heure, un joyeux banquet de 70 couverts groupait les apiculteurs autour d'une table abondamment servie et copieusement arrosée; aussi, la faim calmée, la partie oratoire, dirigée par le soussigné, n'a-t-elle pas languï.

(1) Reproduite dans la précédente livraison. — *Réd.*

Les toasts les plus variés nous ont rapidement amenés à 4 heures, moment où la Société se rend chez M. Vielle-Schilt pour visiter son rucher.

Que dire de ces colonies si prospères, si bien dirigées et si douces que M. Ruffy y reconnaît ses élèves. Il ne serait pas possible de faire un compte-rendu exact de cette visite et des enseignements pratiques qui y ont été donnés, et dont chaque assistant a gardé un bon souvenir, malgré la pluie qui, deux fois, n'a pas voulu consentir à laisser fixer nos images sur la plaque sensible. L'exposition des objets concernant l'apiculture, organisée par l'aimable président de la Section des Montagnes Neuchâteloises, a été aussi goûtée que les produits de sa cave, et le temps a passé si vite que nous avons de la peine à nous quitter pour nous retrouver un peu plus tard au Cercle montagnard, devisant encore des abeilles, écoutant les enseignements des praticiens, les observations de chacun et finalement se souhaitant une bonne nuit pour être prêts à faire la course du lendemain.

Il paraît que le changement d'air convient particulièrement aux apiculteurs, car le lendemain, Phébus était à son poste depuis longtemps, que beaucoup dormaient encore. D'aucuns ont rejeté sur le portier de l'hôtel le retard d'une demi-heure qu'avait notre colonne au départ. Je pencherais plutôt à croire que la faute peut être mise sur le compte des gens qui cultivent la vigne ou le houblon. Quoi qu'il en soit, à 8 heures, nous avons dit adieu au plus grand village du monde et la troupe se dirigeait par petits groupes vers le signal de Pouillerel, puis aux Planchettes.

Je me fais ici l'interprète de tous les participants à la réunion en remerciant la famille Grobéty de son aimable et cordiale réception. Apiculteurs qui n'êtes pas allés à La Chaux-de-Fonds, croyez-moi, prenez un billet de chemin de fer pour cette localité, allez aux Planchettes et M. L. Grobéty vous fera goûter un délicieux hydromel, en vous montrant un rucher excessivement bien tenu et prospère.

Il est déjà 10 heures et nous avons encore deux heures de marche avant d'arriver au Saut du Doubs. En route donc, avec halte au signal de Moron, puis descente à travers les forêts qui bordent la rivière. Enfin, nous voici arrivés. Les plus impatients vont encore visiter la chute en guise d'apéritif et reviennent arrosés par l'eau du ciel. Mais qu'importe, la gaité fait oublier l'humidité, et narguant la pluie, la plus grande animation ne cesse de régner et de nous faire attendre avec beaucoup de patience le passage d'un train qui, finalement, nous a faussé compagnie. La pluie cesse, nous en profitons pour nous embarquer sur le pittoresque lac des Brenets, abandonnant le photographe de la Société, enfermé dans la «cave du haut», occupé, dit-il, à des travaux de son art.

A mi-traversée, nous voyons passer notre train à une lieue au loin, nous essayons de l'atteindre, courbés sur les avirons, mais nous finissons par renoncer gaîment à la lutte, ne voulant pas faire honte à la vapeur, dont le règne va heureusement cesser.

Enfin, après une halte un peu forcée aux Brenets, nous avons le plaisir d'avoir un wagon pour nous seuls, et cela jusqu'au Locle. Là, il faut changer de train et laisser quelques amis. Il en sera de même encore à La Chaux-de-Fonds. Cette fois, c'est une vraie débandade. Nous abandonnons avec regret nos amis de La Chaux-de-Fonds et nous leur disons encore

merci de leur réception si bonne et si franche. Nous seuls soutenons la retraite jusqu'à Neuchâtel, mais non sans avoir encore laissé quelques bourdons, pardon, quelques apiculteurs, en route. Et là-dessus, laissez-moi, chers collègues, prendre congé à moi aussi, j'ai du travail qui m'attend, l'espoir d'une récolte qui ne vient pas, mais que je souhaite ardemment.

L. FORESTIER, *secrétaire*.

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Résultat des pesées de nos ruches d'observation en juin 1898

STATIONS	Système de ruches	Force de la Colonie	Augmentation nette	Journée la plus forte	Date
			Gr.	Gr.	
Bramois..... Valais	Dadant t	moyenne	13.700	2.200	20 juin
Chamoson... »	D-t	»	12.200	2.000	6, 7 »
Mollens..... »	—	—	1.400	300	8 »
Orsières..... »	Rausis	moyenne	14.500	2.600	18 »
Bulle..... Fribourg	Dadant	forte	3.500	2.000	20 »
La Sonnaz, »	—	—	—	—	—
La Plaine... Genève	Layens	bonne	23.600	7.800	6 »
Baulmes..... Vaud	D.-Blatt	»	19.900	3.600	6, 11 »
Bournens..... »	Dadant	»	10.400	5.350	6 »
Bressonnaz.... »	D.-Blatt	moyenne	1.400	2.100	11 »
La Croix (Orbe) »	Dadant	»	— 200	1.100	8 »
Panex-sr-Ollon. »	D.	»	10.000	2.900	21 »
Pomy..... »	Layens	faible	5.350	4.500	11 »
St-Prex a/R. t. au S.	Dadant	moyenne	7.300	4.700	6 »
b/R. » N.	D.	»	9.900	4.500	6 »
c/R. » E.	D.	»	9.900	4.400	6 »
d/R. » O.	D.	»	14.700	6.700	6 »
Cormoret... Jura-Bs	D.	bonne m.	3.100	2.200	21 »
Tavannes... »	D.-Blatt	bonne	?	?	? »
Belmont. Neuchâtel	Dadant	moyenne	16.500	2.800	21 »
Bôle..... »	D.-Blatt	»	14.300	2.000	21 »
Coffrane.. »	Dadant	bonne	7.700	2.000	18 »
Côte aux fées. »	D.-Blatt	forte	1.450	1.000	20 »
Couvet... »	Dadant	moyenne	2.600	2.200	21 »
Ponts.... »	D.-Blatt	»	250	600	21 »
St-Aubin. »	—	—	7.800	2.500	6 »

Il s'est glissé plusieurs erreurs dans notre dernier rapport. Bournens a eu 1,800 gr. de diminution au lieu d'une augmentation, et Pomy, au contraire, a eu une augmentation de 2,550 gr. au lieu d'une diminution ; la station d'Orbe m'avait indiqué une diminution de 4,200 gr. au lieu de 3,700 grammes.

NOUVELLES DES RUCHERS ET OBSERVATIONS DIVERSES

Morel-Frédel, Bonneville (Hte-Savoie), 3 juin. — Le beau temps, qui arrive à l'improviste, me surprend autant que les abeilles; celles-ci, pour la première journée de soleil, se sont mises en campagne avec une fièvre que je ne leur avait jamais vue: quatre essaims, cinq peut-être, sortis au même moment de ruches différentes très populeuses, se sont réunis en un *pendeau* énorme qu'il eût été impossible de recueillir dans n'importe quel récipient maniable. Ils ont eu la bonne idée de se diviser en deux au bout d'une demi-heure en se séparant de 50 centimètres sur l'arbre où ils s'étaient jetés. J'ai pu venir à bout de les rentrer: mais mon fils, qui a porté le second essaim dans une ruche Layens, qu'il a remplie à fond, n'estime pas son poids à moins de 10 kilos.

Les sainfoins sont en floraison maintenant et je pense que les abeilles feront une bonne récolte si St-Médard le permet. Pour le moment, elles sont justes à bout de vivres et le beau temps leur est indispensable.

P.-S. — Il m'est encore sorti aujourd'hui trois essaims, que j'ai réunis en un seul; elles sont enrégées; faut-il par là voir un présage d'année abondante?

Gillès, Vaux-Penil (Seine-et-Marne), 5 juin. — Voilà un bien vilain temps pour les abeilles; grosses populations fin avril et à cause du mauvais temps persistant de mai obligation de nourrir. Depuis quelques jours, quelques miellées et déjà l'on coupe les sainfoins. Je serais bien surpris si cette année il y a abondance de miel dans nos pauvres ruches.

E. Graber, Cernier (Neuchâtel), 11 juin. — Le temps est très mauvais chez nous pour nos pauvres abeilles et je crois que nous ne ferons pas grande récolte cette année.

Essaims d'abeilles italiennes avec reines de l'année et du poids de deux kilos, franco, L. 9. — **Reines de l'année**, pure race Italienne et grosses, franco, L. 2.50. Les commandes de plus de vingt têtes jouissent d'un fort escompte.

S'adresser à **P. Benuzzi**, à Plaisance (Italie)



Le Gaufrier Rietsche

avec « **Bord à détacher** » est le meilleur instrument pour fabriquer soi-même la cire gaufrée. Plus de 13,000 déjà en usage.

 Envoi franco du catalogue par

B. RIETSCHÉ, à Biberach

(Baden, Allemagne)

Membre d'honneur du « Verein schweiz. Bienenfreunde »

Pour rien catalogue et échantillon de cire franco

Ruches IMPROPOLISABLES simples et jumelles extra

500 essaims italiennes pures et communes, prix très bas

Cire pure gaufrée N° 1, le kil. fr. 4.—

Nouvelle cire gaufrée brevetée qualité extra sup.

défilant toute concurrence, stérilisée, **ne se gondolant pas**, garantie, N° 1 le kil. fr. 4.75, recommandée.

Outillage complet perfectionné, Cylindres à gaufrer, Presses, Alambics, etc.— Liqueurs au miel. Graines

SPÉCIALITÉ D'EXTRACTEURS EXTRA DOUX

Tout est vendu bon marché et à garantie. — Plusieurs premiers prix : Lyon, Mâcon, etc.

DURAND, Apiculteur-fabricant

21, Rue Rambuteau, MACON (Saône-et-Loire)